ILLUSION

Charlotte Sanchez

Illusion

Le commencement

Science-fiction

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet

© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

CHAPITRE 1

J'ouvre les yeux et je me retrouve dans le noir total. Ma tête me lance. Comme si j'avais pris un coup sur le crâne. Je ne me souviens d'aucune blessure, à vrai dire je ne me souviens de rien. Je me rendais à l'université de Pennsylvanie. Oui, c'est ça. Mais est-ce que j'y suis ? Je ne me souviens pas avoir pris l'avion. Ni avoir vu les bâtiments de cette université, même si je les connais par cœur depuis que je suis petite. J'ai toujours rêvé d'y aller. Je vais enfin passer dans la cour des grands, car malgré mes dix-sept ans, je ne me suis jamais sentie à ma place à l'école. J'ai sauté une classe, du coup, les gens m'ont toujours trouvée bizarre.

Un vent frais me fait frissonner. Je tente désespérément de bouger les bras, les jambes, mais ils sont attachés. Je ne sais pas du tout ce qui se passe. Paniquée, je me débats pour me libérer.

— Au secours, je suis attachée !

Je crie, hurle, tente de me dégager, mais rien ne semble bouger. Aucun bruit, seul le silence, et mon cœur qui bat la chamade.

— Aidez-moi ! S'il vous plaît !

Je tente de me calmer. Je suis asthmatique. Je respire, je souffle, je respire, je souffle. Je n'y arrive pas. Je respire, je souffle, je respire, je souffle. Ma crise commence à passer, mais il me faut mon inhalateur. Il faut que je le trouve. Des larmes coulent sur mes

joues. Des questions, des peurs commencent à émerger. Qui m'a fait ça, où suis-je ? Va-t-on me… Je n'arrive pas à penser à autre chose. On va me tuer.

Je panique davantage. Je tape des pieds, je tire sur les chaînes. Je hurle de plus en plus fort. Pourquoi ma mère ne vient-elle pas m'aider ? Que va-t-on me faire ?

— Au secours !

Je tire de plus belle et la chaîne de mon bras gauche casse. Celle du bras droit va céder à tout moment.

— Ça y est.

Je caresse mes poignets encore tout chauds à cause du frottement des chaînes. Ils sont à vif. Je sens alors un liquide chaud couler le long de mon bras gauche. Une aiguille y est insérée. Je l'enlève et suis le fil qui y est accroché. Je bute contre une poche en plastique avec un liquide assez visqueux.

Du sang ? Des médicaments ? Qu'est-ce qu'on m'a fait ? Je cherche sur mon corps des plaies ou des marques, voire des cicatrices. Dans le noir, ce n'est pas très facile. Je suis un peu soulagée de ne rien sentir d'anormal. On ne m'a rien prélevé, en tout cas pas d'organes.

Le bruit des chaînes me tire de mes pensées. Mes jambes sont toujours attachées.

Je tire de toutes mes forces sur les chaînes de mes pieds. J'y suis presque, je ne peux pas abandonner. Je tire de plus belle et les chaînes finissent enfin par céder.

Je me recroqueville sur moi-même et remarque que je suis sur un lit. En blouse, comme si j'étais à l'hôpital. Ma mémoire me fait toujours défaut. Que s'est-il passé ? Je ne comprends pas pourquoi je suis dans le noir et attachée.

Je tâtonne pour trouver un mur ou quelque chose pour m'y accrocher, mais je ne trouve que des grilles. Ma tête me lance toujours et quand je me lève, mes jambes cèdent sous mon poids. Je m'écrase alors sur le sol, courbatue de partout.

Je mets un certain temps pour retrouver mes esprits. Tous les membres de mon corps tremblent. Que m'ont-ils fait ? Un liquide chaud coule le long de ma lèvre. Du sang, et mon front me fait mal.

Je marche à quatre pattes pour rejoindre la grille. Le carrelage froid me fait frissonner. Je ne suis pas dans un hôpital. Il fait humide malgré l'air chaud. Comme dans une cave. Quand je trouve enfin la grille, je me redresse. Je me calme petit à petit et réfléchis à la situation. Il faut que je m'enfuie d'ici.

Je suis la grille jusqu'à trouver une poignée. Je la caresse des mains et prie pour que je sorte de ce cauchemar. Mais, bien évidemment, la porte est fermée. Je cherche dans mes cheveux mes pinces qui me permettraient de sortir, mais ils m'ont tout enlevé. Je passe en revue toutes mes mèches de cheveux jusqu'à ce que j'en trouve une, cachée derrière, une petite barrette en métal longue avec deux griffes. J'essaie d'ouvrir la porte, mais elle ne cède pas.

Je reste assise devant la porte pendant un bon moment. Je pense à mes parents qui doivent être morts d'inquiétude. L'université me cherchant partout, les patrouilles de police dans chaque coin de rue. Je suis là !!! Juste en bas, venez me chercher…

— À l'aide ! Je vous en prie, aidez-moi !

Personne ne me répond. Il règne un silence morbide.

Je repars sur le lit, essayant de me réchauffer les pieds. Il faut que je trouve une idée pour sortir de cette prison.

— Où est cette aiguille ?

Je tâtonne dans le vide afin de trouver la poche en plastique. Où est-ce qu'elle peut bien être ?

— Oui !

Je suis le fil jusqu'à l'aiguille et l'enlève. Je pars ensuite jusqu'à la porte et grâce à ma barrette et l'aiguille, je réussis enfin à l'ouvrir. Les talents comme ça ne s'oublient pas.

Au collège, j'avais de mauvaises fréquentations. Des filles magnifiques, mais cruelles, fausses, tricheuses et manipulatrices.

Pour que je rentre dans leur clan, il a fallu que je vole le contrôle de maths. J'ai réussi à ouvrir la salle de classe, et j'ai fouillé dans les affaires de mon prof à la recherche de ce devoir. Je l'ai trouvé, mais je me suis sentie très mal. Voler les réponses d'un devoir de maths, ce n'était pas moi. Alors, j'ai remis le devoir à sa place, j'ai fermé la porte et je suis partie. Elles me l'ont fait payer toute l'année.

La porte s'ouvre dans un crissement assourdissant. J'attends quelques minutes avant de sortir. Il n'y a pas un bruit dans la pièce. Je tâtonne alors dans l'obscurité. Il faut juste que je trouve un escalier. Mon cauchemar est bientôt fini.

Je trouve enfin quelque chose. Un petit chariot en acier. Beaucoup d'instruments de chirurgie se trouvent dessus. Un ciseau, un scal…

— Aïe !

Je me suis coupé le doigt. Je le mets dans ma bouche pour arrêter le saignement et continue mon avancée. Je trouve cette fois-ci un bureau. Je n'y prête pas plus attention, car je ne vois toujours rien. J'avance encore un peu et suis le mur. Il n'y a pas d'interrupteur, pas d'escalier. Le mur est en carrelage, mais devient en briques quand il tourne à droite. Mon pied bute alors contre une marche et je manque de tomber.

— Oui, des escaliers !

J'avance doucement. Une vingtaine de marches plus tard, je finis par atteindre une porte. Elle est fermée. J'ai vraiment la poisse. Je n'ai plus rien pour ouvrir la porte. J'ai tout laissé dans la chambre. Je colle mon dos contre le mur et réfléchis. Comment vais-je sortir d'ici ?

Dans le silence, j'entends la poignée de la porte descendre.

CHAPITRE 2

La lumière m'éblouit et m'aveugle. Je recule d'un pas et pousse un hurlement quand quelqu'un m'attrape. Je me débats de toutes mes forces. Je lui lance des coups de pied, le griffe, mais il ne lâche pas l'emprise qu'il a sur moi. C'est trop tard. Il m'emprisonne la bouche avec un tissu épais, mouillé, et je ferme les yeux.

Quand je me réveille, je dois m'habituer à la lumière. Je vois flou et je remarque que je suis de nouveau attachée. Je suis prise d'une migraine atroce. Ils m'ont sûrement droguée. Mais pourquoi ?

Je dresse l'oreille quand j'entends des voix.

— Comment le sujet 110599A15G a-t-il pu sortir ?

C'est de moi dont ils parlent ?

— Elle s'appelle Sarah. Sois un peu humaine, d'accord ?

— On ne familiarise pas avec le sujet. Elle serait morte, on l'aurait jetée comme les autres. Comment est-elle sortie ?

Oui, c'est de moi dont ils parlent, Sarah Swan.

— J'ai retrouvé une épingle à cheveux et l'aiguille de la perfusion sur la porte de sa cellule.

— Tu aurais dû faire attention. C'était à toi de tout enlever, vêtements, bijoux, accessoires, TOUT ! Si le patron est au courant, on est mort ! On est tous remplaçables, même elle. Elle est intelligente, c'est peut-être pour ça qu'elle est encore en vie, mais ça ne lui suffira peut-être pas à l'étape suivante. Enfin, va lui faire une prise de sang. Les gars en ont besoin.

— Oui, Katie. Encore désolé.

J'entends des talons se déplacer dans la pièce. Ils claquent sur le carrelage, puis dans les escaliers avec un bruit différent. La porte s'ouvre et se referme dans un crissement qui me fait sursauter. Des pas s'accélèrent ensuite dans la pièce. Certainement un homme. Je l'entends râler, jurer, pendant qu'il prépare tout le matériel nécessaire à ma prise de sang. Il ne faut pas que je bouge. S'il m'endort encore, je pourrais perdre la vie.

Le bruit sourd des clés dans la serrure de ma cellule me fait sursauter. Ça y est, il arrive. On va me prélever du sang. Pourquoi en ont-ils besoin ? Il faut que j'ouvre les yeux. Il faut que je voie son visage. Il faut que je sache qui est mon ravisseur. J'entrouvre doucement les paupières, puis les referme aussitôt. J'ai peur qu'il me voie. J'ai peur qu'il m'endorme, qu'il me tue. J'ai peur de lui.

Une larme coule sur ma joue. Mon cœur bat la chamade. Je ne veux pas mourir. Je ne veux pas qu'il me touche, qu'il me prenne du sang. Il faut que j'ouvre les yeux pour voir cette ordure, cet enfoiré qui me veut du mal. Je prends mon courage à deux mains.

Ouvre-les, ouvre-les !

Je le vois enfin, un homme blond avec des lunettes noires, je crois. Je vois un peu flou encore. Il est baraqué et bien grand. Normal que je n'ai pas pu me dégager de son emprise dans l'escalier. Je suis toute menue et petite.

Mais j'ai l'impression de le connaître. Où est-ce que je l'ai vu ? Il s'avance vers moi et pose le plateau qu'il a entre ses mains. Il imbibe ensuite un morceau de coton d'alcool et me nettoie le creux de mon bras. Je sens à présent l'aiguille rentrer dans ma peau. Je me crispe et serre mes mains. Il me voit et râle. Le temps que j'ouvre les yeux pour voir ce qu'il fait, il tente de me rendormir. Je me débats et le griffe à la main, mais il ne me lâche pas. Une nouvelle fois, un mouchoir mouillé s'abat sur ma bouche et mon nez. J'essaie désespérément de me dégager. La drogue sur le mouchoir fait de plus en plus effet et je perds peu à peu ma force. Je regarde une nouvelle

fois mon ravisseur pour essayer de le reconnaître, mais je ferme les yeux.

Je vois mes parents. Ils sont si près et pourtant si loin de moi. Dès que j'avance, ils reculent. Je décide de courir, mais ils s'éloignent de plus en plus. Papa ! Maman ! Attendez-moi !

Je vois un homme sur la gauche, je le connais, il me dit quelque chose, où est-ce que je l'ai vu ? Il me regarde, un sourire au coin des lèvres, et court vers moi. Il m'attrape ensuite et me dit : « Tu es à moi ».

Je me réveille en sueur avec un mal de tête horrible. Deux personnes se disputent derrière moi.

— Le sang n'a rien donné, Katie ? Tant pis, laissons-la partir. Ça va la tuer.

— On ne peut pas la laisser partir. C'est elle ou nous. Elle a des chances de survivre.

— Pas avec tout le sang qu'on lui a prélevé. Il faut attendre ou la laisser partir. On peut la reprendre à tout moment. Mais là, c'est trop risqué ! Elle est trop faible. Elle va mourir.

— Nous n'avons pas besoin d'elle vivante, Andrews ! Il faut juste qu'elle tienne assez longtemps.

— Si ça ne marche pas non plus, comme le sang, on fait comment ? On s'en prend à une autre fille ? J'en ai marre de les voir mourir.

— Tu t'es trop attaché à elle. Fais-toi à l'idée qu'elle va mourir comme toutes les autres. Le patron a dit de la préparer avant la phase 2. Elle aura lieu dans deux heures. Occupe-t'en, et ne fais surtout pas de connerie. Je ne pourrais plus te protéger !

Mes yeux se ferment à nouveau.

Je revois mes parents, ils sont au pied d'un grand arbre, près d'une rivière. Assis l'un contre l'autre, ils regardent le coucher du

soleil. Mais derrière l'arbre, il y a encore cet homme. Qui est-il ? Je le connais, j'en suis sûre, mais qui est-ce ? Il s'approche de moi, me fait tomber, met son pied sur ma gorge, appuie et dit : « Tu vas mourir maintenant ».

Je ne peux plus respirer. J'ai l'impression d'aspirer de la terre. Mes muscles se contractent et j'essaie tant bien que mal de tousser pour évacuer la gêne dans ma gorge. Je commence à voir flou et mon pouls s'accélère. Je vais mourir.

— Sarah ! Regarde-moi. Je vais t'aider, ne t'inquiète pas.

— Que se passe-t-il ?

— Trouve son inhalateur dans son sac. Katie, elle fait une crise d'asthme ! Vite !

La femme en talons court dans tous les sens. L'homme essaie de me mettre sur le côté. Ma toux s'intensifie et ma poitrine se resserre. Je n'arrive plus à respirer.

— Je ne le trouve pas !

— Donne-moi mon café !

Il met son café devant mon nez et ma bouche et je commence à respirer. J'essaie de reprendre mon souffle. Je ne respire plus de terre à présent, mais de la fine poussière. Mes forces reviennent tout doucement et ma gorge se desserre un petit peu plus chaque seconde. Ma poitrine se décrispe et je prends de grandes inspirations.

— C'était moins une ! Le patron n'aurait pas été content !

— Arrête, Katie, elle a failli mourir. On ne peut pas la mettre en phase 2 maintenant. Elle ne tiendra pas. Tu le vois bien !

— Je vais voir avec le patron. Prépare-la au cas où il ne change pas d'avis.

Je n'entends pas la réponse de mon autre ravisseur. Ma tête me fait mal et je n'entends plus aucun son. Ma vision devient floue. J'ai seulement le temps de m'allonger sur le lit avant de faire tomber la tasse sur le sol et de me rendormir.

CHAPITRE 3

Ma respiration accélérée me réveille. Je ne me sens vraiment pas bien. Je m'allonge sur le côté et remarque que je ne suis pas attachée. Je suis aussi lavée. Mes cheveux sont mouillés et sentent bon. Je me redresse doucement sur le lit et plisse les yeux, tellement j'ai mal à la tête. Mais qu'est-ce que je fais ici ?

La pièce où je me trouve est assez petite. Elle est de couleur grise avec du carrelage sur le mur et le sol. Le plafond est blanc et tout est parfaitement propre. Cette salle ressemble à une morgue, mais il fait extrêmement chaud. Je suis dans une sorte de cellule avec un moniteur pour le cœur et la respiration. Des fils rejoignent mon corps. Je les enlève et éteins le moniteur. J'enlève ensuite l'aiguille de mon bras.

Je me lève légèrement, puis retombe sur le lit. Je suis trop faible pour bouger. Mais je ne peux pas abandonner maintenant. Pas après tout ce que je viens d'endurer !

Il faut que je sorte !

Je me relève et m'appuie au pied de la perfusion. Sur la poche est écrit *Aminonix* ou *Aminomix 800E*. Je ne sais pas ce que c'est. Je n'y prête pas plus attention et avance doucement jusqu'à la grille. J'essaie d'ouvrir la porte et elle est ouverte. Étonnée, je continue ensuite vers le bureau et retrouve mes affaires. Il faut que je m'habille. Je ne peux pas sortir en blouse. Je mets mon jean,

mon haut blanc et ma veste bleue. Mes bottes sont plus difficiles à mettre. Une fois prête, je fouille dans mon sac et prends mon inhalateur dans la poche cachée de mon sac, mon portefeuille et mon portable, mais je ne le trouve pas. Ils ont sûrement dû le prendre.

Je me dirige ensuite lentement vers l'escalier. Il faut que j'arrive à les monter. Mes muscles sont contractés et mes jambes peuvent céder à tout moment.

Je lutte contre la fatigue et la faiblesse de mon corps. Que m'ont-ils fait pour que je sois comme ça ? Combien de sang m'ont-ils pris ? La drogue qu'ils m'ont donnée ne me réussit pas non plus. Je monte la première marche avec difficulté. J'ai la tête qui tourne. Mais il ne faut pas que j'abandonne. Maman et Papa doivent savoir que je suis vivante. Je veux les revoir, je veux les prendre dans mes bras et y rester pour qu'ils me protègent. Je monte la deuxième marche, puis la troisième. Le visage de mes parents m'encourage à avancer. Je continue péniblement de monter jusqu'à la porte. Elle est aussi ouverte. Je regarde à l'extérieur pour vérifier qu'il n'y a personne.

Où est la sortie ? Je sors discrètement de ma prison, et me mets à tourner dans les couloirs. À gauche, à droite. Tout se ressemble. Les murs sont verts et le sol est blanc. Je me retrouve alors dans une succession infinie de couloirs, regardant toutes les deux secondes derrière moi. J'ai peur que quelqu'un m'aperçoive. Katie ou l'homme qui m'a aidée lors de ma crise d'asthme. Je ne peux faire confiance à personne dans ce bâtiment.

Je marche environ dix minutes lorsque je remarque une porte marquée « *issue de secours* ». Je regarde derrière moi si personne ne me suit. Mais je suis seule. Je m'approche alors de cette porte et l'ouvre. Je m'apprête déjà à courir si la porte actionne une alarme, mais rien ne se produit.

L'air frais du soir s'engouffre sur mon visage et fait voler mes cheveux. Je prends une grande inspiration quand je suis enfin dehors. La liberté me redonne des ailes. Je me sens prête à rentrer chez moi !

Mais où suis-je ? Je ne reconnais ni la rue, ni les boutiques en face de moi. Je ne sais pas du tout où aller, mais une chose est sûre, je ne peux pas rester ici. Je marche alors en direction du sud. Un sentiment étrange que je ne connais pas m'envahit à mesure que j'avance. J'ai l'impression d'être perdue et j'ai peur. Je ne sais pas du tout où je me trouve. Est-ce que je suis à Chicago au moins ?

Je marche depuis une demi-heure environ quand j'aperçois une église. Je dois aller là-bas. Je pourrais m'arrêter et demander mon chemin. Je reconnaîtrais peut-être l'endroit en plus. La fatigue se fait de plus en plus sentir à mesure que je marche dans cette direction. Mes yeux se ferment tout seuls. Mes jambes tremblent même et quand j'arrive enfin près de l'église, je m'assois à un arrêt de bus. Je m'écroule presque, face à la lourdeur de mon corps. Je suis tellement fatiguée.

Je reste assise un bon moment. Personne ne passe, ni à pied, ni en voiture. Je suis complètement seule. Mais un bus arrive une heure plus tard. Il s'arrête devant moi et le conducteur m'ouvre la porte.

— Vous montez, Mademoiselle ?

— Je ne sais pas trop. Vous allez à Chicago ?

— Vous y êtes, Mademoiselle. Si vous prenez ce bus jusqu'au terminus, il vous emmènera à la gare. Si vous voulez ensuite aller au centre-ville de Chicago, vous prendrez un autre bus après celui-ci. Il faudra attendre quelques heures avant qu'il arrive. Mais la cafétéria de la gare est ouverte jour et nuit. Vous pourrez attendre là-bas. On y sera dans une trentaine de minutes.

— Merci beaucoup, Monsieur. Je vous prends un ticket.